

Avant tout, ayez entre vous une charité intense.
1P 4:8

Les *Vetus Syra* ? Qu'est-ce que c'est ?

Nota bene : Cette analyse a été produite suite à de nombreuses questions posées sur les « *Vetus Syra* » à l'occasion du nouveau livre du Père Étienne Méténier.

Elle est provisoire car nous ne nous sommes pas encore procuré cet ouvrage. Nous nous basons sur son travail de thèse, édité en 2016 au Liban, chez Kaslik, qui donnait une traduction mais également une introduction très fouillée ¹.

Nous actualiserons cet article, une fois que nous aurons pu étudier son nouvel opus.

En résumé

Le terme *Vetus Syra* désigne trois « témoins » des quatre évangiles en araméen datant de la fin du 4^{ème} siècle au 6^{ème} siècle. Le plus ancien témoin, relativement complet, et le dernier (des fragments) sont des palimpsestes retrouvés dans un monastère du Sinaï : le texte évangélique a été gratté pour être remplacé par des textes d'intérêt secondaire au 7^{ème} ou au 8^{ème} siècle. Le second a été démembré et récemment reconstitué au 19^{ème} s. par William Cureton. Les premières éditions des *Vetus Syra* datent de 1848 (William Cureton) et de 1894 (A. Smith Lewis).

Le Père Étienne Méténier a fait une thèse sur ces textes, avec une copieuse introduction et une traduction publiée au Liban chez Kaslik en 2016. C'est ce travail qui a constitué la base du livre qu'il vient de publier aux Éditions des Béatitudes.

Le livre qui vient de sortir est certainement rempli de très bonnes et belles choses.

- **L'intention de l'auteur est de nous replacer dans le milieu de naissance des évangiles : sa langue, ses traditions, sa culture hébraïque d'origine. C'est une aide pour redécouvrir et mieux comprendre le sens profond d'un texte**

¹ Étienne METENIER, 2016 : *Les quatre évangiles syriaques anciens ; traduction interlinéaire annotée*, Liban : Kaslik

auquel nous n'accordons pas assez d'attention. En cela, cette initiative ne peut qu'être louée.

- **Il attire l'attention sur le monde syriaque / araméen du 1^{er} siècle**, dans un Occident qui en dehors de quelques experts, ne jure trop souvent que par le grec. **Il va jusqu'à réinterroger l'idée que les évangiles aient été composés entièrement en grec, ce qui est courageux** en ce que cela s'écarte du consensus universitaire habituel.
- Il défend l'existence d'« évangiles séparés » en araméen en amont du *Diatessaron* de Tatien, un « mélange » des quatre évangiles réputé daté de la fin du 2^{ème} siècle.

Toutefois, les conclusions de la thèse de 2016 du Père Méténier nous paraissent pouvoir être amendées sur quelques points concernant l'histoire des textes.

Les *Vetus Syra* ne datent pas du 2^{ème} siècle, comme le laisse entendre la couverture du nouvel ouvrage, mais, pour le plus ancien, de la fin du 4^{ème} siècle. Ce sont trois témoins marginaux face à plus de 300 témoins du texte *Pshyttâ* oriental ou de ses variantes « syriaques » occidentales, dénombrés entre le 5^{ème} et le 13^{ème} siècles. Ces textes *Vetus Syra* ont été en quelque sorte "mis au rebut" et n'ont, à notre connaissance, aucune marque d'usage liturgique. Aucun indice ne montre un caractère canonique de ces textes.

La datation du 2^{ème} siècle affichée par la couverture du livre est vraisemblablement liée à une analyse du Père Méténier qui conclut que les *Vetus Syra* seraient la source du *Diatessaron* de Tatien, daté de la fin du 2^{ème} siècle, mais dont nous ne possédons que des témoins indirects et plus tardifs, ce qui fragilise l'analyse.

Ces trois témoins *Vetus Syra* reprennent de l'ordre de 2/3 du texte *Pshyttâ* de référence, à la lettre près, mais 1/3 des mots ² varient d'une lettre ou plus, jusqu'à la substitution, la suppression, l'ajout ou des réordrages, modifications toutes très impactantes pour le mémorisant. Présenter ces textes comme des précurseurs de la *Pshyttâ* ne nous paraît donc pas soutenable une fois que l'on a pris en compte quatre éléments déterminants qui semblent manquer dans les prémisses de l'analyse du Père Méténier :

- S'il emprunte quelques mots au judéo-palestinien rabbinique, l'araméen de Jésus, est d'abord « l'araméen d'Empire », langue pratiquée dans toute la Mésopotamie et la Médie et utilisée sur toutes les grandes routes de commerce du monde. C'est aussi la langue maternelle de Flavius Josèphe, avec laquelle il écrit ses récits historiques ³, alors qu'il est issu d'un milieu culturel similaire à celui de Jésus. La présence un peu plus marquée de termes judéo-palestiniens dans les *Vetus Syra* ne prouve en rien sa plus grande proximité avec l'enseignement initial de Notre Seigneur, en comparaison de la *Pshyttâ*.
- Il est de mieux en mieux attesté que les origines de l'Eglise de l'Orient, de langue araméenne, remontent aux temps apostoliques. Sa culture est profondément

² Valeur obtenue par sondages, à affiner avec une étude plus précise.

³ Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, Préambule, § 3 et § 6, 2022 : Flavius Josèphe, *Œuvres complètes*, dir. Mireille Hadas-Lebel, Paris : Bouquins,

hébréo-chrétienne. Elle est née dans la Confédération parthe, et indépendante de l'emprise politique et culturelle de l'Empire romain. Ces éléments historiques contrebattent une vision occidentale dans laquelle l'évangélisation serait partie d'Édesse, vision qui commence à être reconnue par certains comme une « pieuse fraude qui a réussi » ⁴.

- La pratique collective de l'oralité et l'héritage du soin jaloux que les juifs accordent aux copies de la Torah, rendent invraisemblable que des hébréo-chrétiens aient pu accepter de franchir le pas des *Vetus Syra* vers la *Pshyttâ* en corrigeant 2/3 des mots. Pour ceux qui douteraient de la possibilité de mémoriser exactement les 3800 versets du corpus évangélique, il convient de se rappeler que c'est un fardeau léger en comparaison de la Torah (5800 versets) et du Tannakh, bien plus étendus. La mémorisation de la Torah était autrefois un prérequis de la *Bar Mtizva*.
- La structuration des textes en damiers impose *ab initio* une conception d'ensemble du texte, et interdit une composition progressive. De plus, la cohérence soigneuse du détail des textes évangéliques *Pshyttâ* implique une maîtrise d'œuvre unique sur l'ensemble des quatre textes. Ces deux constats sont incompatibles avec la conjecture émise dans la thèse du Père Méténier d'une « polygénèse » progressive dans laquelle certaines péricopes nées en araméen auraient été traduites en grec et d'autres *logia* nés en grec auraient été convertis en araméen, le tout finissant par constituer progressivement le texte canonique *Pshyttâ'*, selon un processus qui n'est pas explicité.

Toujours dans sa thèse, le Père Méténier émet l'idée qu'étant donné l'importance de qu'il y a d'identique entre *Vetus Syra* et *Pshyttâ* (2/3 des mots à la consonne près), ces deux textes partagent nécessairement un ancêtre commun qu'il appelle « pré-peshittâ ». Cette conjecture nous paraît pertinente mais rien ne vient contredire que cette pré-peshittâ puisse être la *Pshyttâ* elle-même.

Reste à comprendre ce que sont vraiment ces textes *Vetus Syra*. Pour nous, le mystère reste encore à peu près entier. Selon Mgr Alichoran qui avait étudié l'un d'eux (Ms. Cureton), il pouvait s'agir d'un texte de travail destiné à des moines faisant une compilation des variantes des évangiles en grec en circulation à l'époque. Ce qui est certain, c'est que ces trois témoins n'ont pas de valeur canonique reconnue par aucune des Églises de langue araméenne ou syriaque, c'est-à-dire, ni syriaques (orthodoxe ou rattachée à Rome), ni maronite, ni chaldéenne, ni assyrienne.

⁴ J.B. SEGAL, 1970 : *Edessa, The Blessed City*, p 64.

Upon the story of the evangelization of Edessa rests largely the claim of the city to pre-eminence in Christendom. Yet the authenticity of the story is doubtful; it may be regarded, indeed, as one of the most successful pious frauds of antiquity.

Introduction

Le Père Étienne Méténier vient de sortir aux Editions des Béatitudes, un ouvrage intitulé : *Les quatre Évangiles, traduction de la Vetus Syra, Texte inédit du II^{ème} siècle avec annotations.*

Sur le site de l'éditeur, l'ouvrage est présenté comme ceci :

Bien plus qu'une « nouvelle » traduction des évangiles, cet ouvrage est la première traduction complète jamais réalisée de manuscrits contenant les quatre évangiles dans l'état de texte le plus proche de la langue orale qui avait cours à l'époque du Christ.

Nous ne voulons pas ici « critiquer » un ouvrage dont la bande annonce promet de très belles choses. Il vise à nous replacer dans la culture où est né le corpus évangélique pour nous permettre de mieux le comprendre et nous en imprégner.

Il nous paraît en revanche utile d'apporter quelques éléments complémentaires sur l'histoire des textes pour ne pas mettre encore une fois de côté la tradition de l'Église de l'Orient.

Qu'en est-il de ces « Vetus Syra » ? Datent-elles du 2^{ème} siècle ? Quel est leur rapport avec le texte canonique *Pshyttâ* ?

Les documents sources de la *Pshyttâ* :

Avec un regard occidental, moins pointilleux que celui de l'Église de l'Orient, on dénombre entre le 5^{ème} et le 13^{ème} siècles plus de 300 témoins ⁵, fragmentaires ou complets, de textes des évangiles de la famille « peshitta » (pour reprendre le terme occidental) ⁶.

Le document complet des 4 évangiles le plus ancien dont Mgr Alichoran attestait qu'il était bien dans la tradition de l'Orient est *Vat. Syr. 12*, référencé PG 40, daté de 548 ⁷. Il est « *Pshyttâ* » au sens de l'Église de l'Orient.

Dans cet ensemble, on peut distinguer :

- Des textes *Pshyttâ* qui ont très peu de variantes avec le texte canonique chaldéen.
- Des textes dits syriaques occidentaux (c'est-à-dire de l'Église « syriaque », appelée « monophysite » ou jacobite) qui ont typiquement de l'ordre de 300 variantes, pour la plupart dialectales, mais avec quelques variantes de sens, en particulier

⁵ On appelle « témoin » un manuscrit ou un fragment de manuscrit témoignant du premier exemplaire ou de la recopie d'un texte pré-existant. Pour des textes sacrés anciens, le texte est toujours pré-existant aux témoins.

⁶ David G. K. TAYLOR, 2017 : « Répertoire des manuscrits syriaques du Nouveau Testament », in : *Le nouveau Testament en Syriac*, dir. J-C. Haelzwyck, Études syriaques n° 14, Paris : Geunther, p. 291-313.

⁷ Ibid.

christologiques. C'est l'un de ces textes « syriaques » (au sens des Églises) qui a été édité en Occident en 1555 (par Widmanstetter à Vienne), puis révisé en 1816 (par Lee à Londres). C'est cette dernière version de Lee qui a servi de texte canonique aux Églises dites « syriaques » jusqu'en 1988 ⁸. Ils ont souvent été appelés « *Peshitto* ».

- Quelques textes présentent un nombre de variantes plus importantes (jusqu'à 800 pour l'un d'entre eux), mais il est intéressant de noter qu'ils ont fait l'objet de corrections (ratures, grattages) qui les ramènent vers la *Pshyttâ* ⁹.

Georges H. Gwilliam, en 1901, a réalisé une édition critique d'un ensemble de textes (une quarantaine de témoins) en syriaque/araméen ¹⁰ témoignant selon lui de la tradition de ce qu'il appelle « *l'Église syriaque indivise* » ¹¹ (incluant sous cette désignation, syriaques et assyro-chaldéens) et a produit un texte du NT qui a été adopté comme référence par les Églises « syriaques » à partir de 1988. Il est extrêmement proche du texte canonique *Pshyttâ* des chaldéens ¹². Les écarts sur les évangiles sont rarissimes.

Ce qui est frappant avec la *Pshyttâ*, c'est qu'elle a, de fait, attiré à elle les textes de référence d'Églises *a priori* très divisées. Avant le Concile d'Éphèse (431), la division est au moins politique, de part et d'autre de la frontière romano-parthe. Après, la fracture devient également théologique entre « nestoriens » en Orient, et « monophysites » du côté occidental, avec des débats violents, des « noms d'oiseaux » et des anathèmes. Malgré ces fractures, et grâce au travail de Gwilliam, aujourd'hui, les Églises chaldéenne, assyrienne, syriaque orthodoxe, syriaque « catholique » et maronites ont le même texte évangélique de référence à vraiment très peu de chose près.

⁸ Robert J. WILKINSON, 2017 : « Les éditions imprimées de la Peshitta syriaque du Nouveau Testament », in : *Le Nouveau Testament en syriaque*, dir. J.-Cl. H Haelewyck, Études syriaques n°14, Paris : Geuthner, pp. 269-289.

⁹ Arthur VÖÖBUS, 1987 : *Studies in the History of the Gospel Text in Syriac, New Contribution to the Sources elucidating the History of the Tradition*, Louvain : Peeters

¹⁰ « Syriaque » est simplement le terme grec pour dire « araméen ». De même que nous disons Jésus Christ plutôt que Jésus Messie, mais cela désigne la même réalité. Les universitaires occidentaux utilisent en fait le terme *syriaque* pour désigner les textes écrits en écriture *estrangelâ* ou ses dérivés, et *araméen* pour les textes écrits en écriture araméenne archaïque, que l'on retrouve sur des pièces de monnaies jusqu'au 3^{ème} siècle.

¹¹ WILKINSON, 2017 : p. 269. C'est-à-dire que G.H. Gwilliam a en fait pris en compte dans son travail un critère de canonicité des textes, ce qui lui sera vivement reproché, en particulier par Aland et Vööbus, l'un et l'autre protestants et donc étrangers à ce concept.

¹² En particulier sur les évangiles. Pour l'Apocalypse de *Jn*, il y a des variantes importantes. C'est ce texte édité par G. H. Gwilliam que l'on retrouve sur le site <https://www.dukhrana.com/peshitta/>

Les Vetus Syra

Face à ces 300 textes, trois manuscrits découverts à la fin du 19^{ème} siècle sont considérés en Occident comme des témoins des « vieilles versions syriaques » (*vetus syra*) des évangiles, selon une appellation occidentale ¹³.

- Un palimpseste ¹⁴ dont le texte inférieur est daté de la fin du 4^{ème} siècle. Il est référencé *Sinaï syr. 30*, couramment appelé « sinaïticus ¹⁵ » et découvert au Monastère Sainte-Catherine du Sinaï par Agnès Smith Lewis et sa sœur Margaret, en 1892. Le texte inférieur, évangélique, a été gratté et recouvert à la fin du 7^{ème} ou du 8^{ème} siècle par des récits de vies de saintes et de martyres. C'est ce texte inférieur qui est étudié.
- Un codex daté du 5^{ème} siècle, démonté en folios et dont les folios dispersés ont été retrouvés et réassemblés par l'orientaliste anglais William Cureton.
- Des fragments de palimpsestes, très incomplets, datés du 6^{ème} siècle, et provenant également du Sinaï, qui semblent proche du texte de *Sinaï syr. 30*.

Ces textes n'ont aucun signe de canonicité, en particulier aucune des marques liturgiques que l'on retrouve sur la plupart des autres textes « canoniques » des évangiles. Le simple fait qu'il aient été grattés (*Sinaïticus*) ou démontés (*Cureton*) font sérieusement douter qu'ils aient pu être considérés comme canonique dans un contexte culturel d'une Église de l'Orient qui a hérité du judaïsme le même soin « maniaque » de ses textes canoniques : recopie exclusivement réservée à un copiste connaissant le texte par cœur, inhumation des textes sacrés rendus inutilisables par l'usage ¹⁶.

Si l'on résume la situation de ces textes, il s'agit de 3 témoins (contre l'essentiel des 300 témoins cités ci-dessus), que l'on a plus ou moins été cherché dans les « rebuts ». Ce sont ces manuscrits dont le Père Méténier a fait une traduction. On note déjà dans la couverture de l'ouvrage qui vient de sortir, un côté « commercial » : **le sous-titre laisse entendre que les Vetus Syra dateraient du 2^{ème} siècle alors que le témoin le plus ancien date de la toute fin du 4^{ème} siècle.**

Les deux textes (si l'on agrège les deux sources sinaïtiques) sont assez similaires, mais présentent plus de 1600 variantes avec la *Pshyttâ*. Nous avons nous-mêmes réalisé une analyse par sondages en comparant *Vetus Syra* et *Pshyttâ*.¹⁷ De 60

¹³ Jean-Claude HAELEWYCK, 2017 : « Les vieilles versions syriaques des Évangiles », in : *Le Nouveau Testament en syriaque*, Études syriaques n°14, dir. J.-Cl. Haelewyck, Paris : Geuthner, pp. 67-113.

¹⁴ Palimpseste, c'est-à-dire un texte qui a été gratté et puis recouvert par l'écriture d'un autre texte.

¹⁵ À ne pas confondre avec le *Codex Sinaïticus*, qui est en grec.

¹⁶ Cet argument a été contesté en arguant du fait qu'il existe quelques autres témoins de la famille *Pshyttâ/Peshitto* qui sont des palimpsestes. Nous en avons dénombré quatre (sur plus de 300). Avant de juger trop vite, il conviendrait de se pencher sur ces textes, sur leurs variantes et d'évaluer la présence ou non de signes de canonicité.

¹⁷ On peut refaire cette analyse à partir du site <https://www.dukhrana.com/peshitta/> en comparant le texte du *Khabouris* (*Pshyttâ* du 11^{ème} siècle) avec les textes *Cureton* et *Sinaïticus*.

à 70 % des mots sont identiques. 30 à 40% des mots sont variants d'une ou plusieurs lettres, voire un mot pour un autre ou encore un mot ajouté ou retranché.

Le simple fait de dénommer ces textes *Vetus Syra* laisse plus ou moins entendre, en faisant le parallèle avec les *Vetus Latina*, que ce texte serait la source du texte canonique actuel. En effet, l'Église latine sait parfaitement d'où vient son texte canonique des Évangiles : il a été établi au 4^{ème} siècle par saint Jérôme en révisant les textes latins pré-existants appelés *Vetus Latina*. Le texte *Vulgate* de Jérôme a depuis été également révisé, en particulier par Alcuin, à la fin du 8^{ème} siècle, puis à la demande du pape Clément VIII, pour obtenir la *Vulgate* « clémentine » promulguée en 1592. On remarque que la *Vulgate* est très proche du *Codex Brixianus*, un des *Vetus Latina*, au point de croire que le travail de Jérôme a consisté, à quelques exceptions près à « normaliser » la grammaire de *Brixianus*, très orale mais très éloignée de celle de Cicéron.

De même, l'Église arménienne sait parfaitement qui et quand a été établi son texte canonique (Grégoire l'Illuminateur, au 5^{ème} siècle) et le texte de l'Église orthodoxe grecque est issu d'une révision de textes grecs plus anciens réalisée au 6^{ème} siècle et nul ne s'en cache.

En comparaison, la tradition de l'Église de l'Orient et plus explicitement encore le Patriarche de l'Église assyrienne lui-même, affirment que le texte canonique *Pshyttâ* a été reçu de la main des apôtres en araméen et a été soigneusement conservé depuis, sans changement ni révision ¹⁸. Pourquoi cette Église ferait-elle une telle affirmation si la *Pshytta* était le produit d'une révision canonique ? Une telle révision ne peut faire l'objet d'une « omerta » : la seule façon de l'imposer est de porter sur les autels et au pinacle le saint moine à qui elle est confiée et elle laisse nécessairement des traces.

F. C. Burkitt avait émis (en 1904) l'hypothèse qu'une telle révision aurait pu être faite et imposée par Rabbula, évêque d'Edesse (412-435) . Or Rabbula a trahi les Orientaux en prenant la position de Clément d'Alexandrie contre celle des Orientaux, à l'approche du Concile d'Edesse. Il est considéré comme un « traître » en Orient, si ce n'est pire. Il n'est absolument pas en mesure d'imposer quoi que ce soit aux Orientaux, et tout particulièrement en matière de textes sacrés. Du fait de l'autorité de F. C. Burkitt, cette thèse a eu un grand succès en Occident, mais a été finalement courageusement et laborieusement démontée par Arthur Vööbus ¹⁹.

¹⁸ Mar Eshaï Shimun, Patriarche Assyrien de l'Église de l'Orient (la branche non rattachée à Rome), écrivait en 1957 :

Quant à l'originalité du texte de la *Pshyttâ*, en tant que Patriarche et chef de la Sainte Église catholique et apostolique de l'Orient, nous affirmons que l'Église de l'Orient a reçu les Ecritures des mains des saints apôtres eux-mêmes, dans l'araméen original, la langue parlée par Notre Seigneur Jésus Christ lui-même, et que la *Pshyttâ* est le texte de l'Église de l'Orient et qu'il lui est parvenu, depuis les temps bibliques, sans aucun changement ni aucune révision.

Cité par Patrick CALAME, 2012 : *Les évangiles dans la langue de Jésus*, p 14.

¹⁹ Francis Crawford BURKITT, *Early Eastern Christianity: St. Margaret's Lectures 1904 on the Syriac Speaking Church*, John Murray, Londres, 1904

Un témoin du 2^{ème} siècle ?

La couverture du nouveau livre du Père Méténier parle de témoins du 2^{ème} siècle. **Soyons clair : nous n'avons pas à ce jour de témoin du 2^{ème} siècle en araméen !** ²⁰

En dehors des textes évangéliques déjà cités, nous avons des éléments indirects sur le *Diatessaron* de Tatien. Tatien dit « le Syrien » est un élève et collaborateur de Justin de Naplouse (~100-165). Tatien est d'origine assyrienne et après avoir été accusé d'hérésie, il a quitté Rome et est revenu vers l'Orient où sa mauvaise réputation semble ne pas l'avoir suivi, pour mourir à Édesse en 180. Il compose à partir des évangiles un texte unique appelé *Diatessaron*, une « harmonie des évangiles » mentionnée notamment par Eusèbe de Césarée ²¹. C'est un texte mêlant en un unique fil de récit l'essentiel du contenu des quatre évangiles. C'est le texte de *Matthieu*, référence du cycle liturgique hébréo-chrétien, qui en est la base. Il semble que ce *Diatessaron* ait eu une diffusion significative en Syrie, ce qui peut s'expliquer autant pour des raisons politiques, économiques que spirituelles. Dans l'Empire romain, en Palestine et en Syrie, le syriaque n'est pas la langue officielle de l'Église, mais elle est celle des campagnes : le *Diatessaron* aurait alors donné accès au texte évangélique à beaucoup d'aramaïsants ne maîtrisant pas le grec, avec un texte plus court que la totalité des quatre évangiles séparés ²², moins cher à copier, et plus « pratique » : une sorte de synopse avant l'heure. Le succès est tel que vers 430, Théodoret de Cyr et Rabbula d'Édesse le font interdire et en font des autodafés, pour que soient seulement utilisés les « évangiles séparés ». De ce fait, **nous ne disposons pas du texte de Tatien** mais nous le connaissons aujourd'hui au travers de quelque deux cent témoins indirects : d'une part, différentes versions en arménien et en araméen d'un commentaire d'Ephrem ²³ selon l'enseignement qu'il a donné à Édesse (vers 370), et d'autre part, des traductions anciennes dans diverses langues qui ont donc pu être corrigées par rapport à l'original lors de la traduction... ou pas.

Arthur Vööbus, 1987 : *Studies in the History of the Gospel Text in Syriac, New Contribution to the Sources elucidating the History of the Tradition*, Louvain : Peeters.

²⁰ Nous avons des fragments en grec, dont un fragment appelé 7Q5 datant des années 50 et identifié par certains comme un passage de l'évangile de Marc (Mc 6:52-53), ce qui a donné lieu à des débats passionnés. La pratique hébraïque d'inhumer les textes sacrés quand ils sont hors d'usage est probablement à l'origine du fait que l'on n'a aucun fragment évangélique des premiers siècles en araméen, de même que l'on a aucun fragment de la Torah, en dehors du cas exceptionnel de Qumran.

Sur 7Q5, voir : Joan Maria VERNET, 2005 : « Apport et importance de la papyrologie pour la datation du Nouveau Testament », in : *Il contributo delle scienze storiche allo studio del Nuovo Testamento. Atti del convegno (Roma, 2-6 ottobre 2002)*, dir. Enrico Dal Covolo e Roberto Fusco, Cita del Vaticano : Libreria Editrice Vaticana

²¹ Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, IV, 29, 6.

²² D'après Leslie McFall, la longueur du *Diatessaron* représenterait 72 % de celle des 4 évangiles combinés. Leslie McFALL, 1994 : « Tatian's Diatessaron: Mischievous or Misleading? », in : *Westminster Theological Journal* 56, pp. 87-114.

²³ Louis LELOIR, 2020 : *Ephrem de Nisibe, Commentaire de l'Évangile concordant ou diatessaron*, SC 121, Paris : Cerf

La plus connue de ces traductions est une version arabe qui a été traduite en français par le Père Marmadji ²⁴. Ce Diatessaron arabe suit bien le même ordage qu'Ephrem dans son commentaire, et est, quant à son texte, conforme à la *Pshyttâ*. Marmadji en conclut que le Diatessaron arabe n'est pas le Diatessaron de Tatien dont il suppose alors que le commentaire d'Ephrem est le reflet exact. Cette conclusion nous paraît quelque peu hâtive car le commentaire d'Ephrem est un commentaire de « rabban ²⁵», et cela a deux implications rarement soulignées : 1) le texte écrit des commentaires ne saurait être écrit par Ephrem lui-même, mais est le fruit des prises de notes de ses disciples ; 2°) les citations des commentaires sont des citations typiques d'un *midrash* ²⁶ d'enseignement : la citation n'est jamais exacte mais adaptée au contexte et à l'auditoire pour éviter que rabbi ne perde le fil de son enseignement par le relâchement en mémoire du texte sacré su par cœur. Si le texte est cité exactement, on risque fort de se mettre alors à le réciter de façon irrépressible, ce qu'expérimentent les mémorisants.

On note d'ailleurs dans le commentaire d'Ephrem des passages qui ne sont manifestement pas conforme au texte évangélique. Citons le commentaire sur Mt 5:19 : *Quiconque transgressera un des commandements du Nouveau Testament* ²⁷, adaptation typique d'une communauté chrétienne dans une région où la présence judaïque est prégnante et qui cherche à se différencier ²⁸. D'autres citations d'Ephrem sont contradictoires entre elles, sans que l'on puisse vraiment savoir si la contradiction vient de l'exégèse d'un Ephrem qui veut entraîner ses élèves à ruminer un texte sacré en le prenant sous plusieurs angles ²⁹, ou serait liée à la fidélité de la retranscription par les élèves.

²⁴ A.-S. MARMADJI, 1935 : *Diatessaron de Tatien*, Beyrouth

²⁵ Dans l'Eglise de l'Orient ancienne, on appelait *rabban* (c'est-à-dire « notre rabbi ») les grands maîtres d'enseignement

²⁶ Un texte oral d'enseignement qui tresse des éléments provenant des textes sacrés, qui eux sont *ktb*, c'est-à-dire l'Écriture, mais que tout le monde connaît par cœur.

²⁷ En VI, 3, LELOIR, 2020 : p. 124.

²⁸ Alors qu'Ephrem est manifestement de culture judaïque comme souligne E. METENIER, 2016 : p. 31-32, et note 169.

Chez Ephrem (306-373), pourtant né selon ses hagiographes, dans une famille païenne, on note une claire dépendance de la tradition synagogale, un genre de commentaire très midrashique, l'emploi de concepts inconnus tels quels hors du judaïsme comme celui de *Shekhinah*, et les rapprochements sans doute les plus fréquents parmi les Pères entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

²⁹ Par exemple, en citant Lc 2:35 : LELOIR, 2020 : p. 74 : *Tu écarteras le glaive* et p. 390 : *Tu feras passer dans ton âme un glaive*.

Les éléments positifs de la thèse du Père Méténier

Le livre publié en 2024 par le Père Méténier a pour base son travail de thèse, édité en 2016 chez Kaslik, au Liban³⁰, et c'est à ce travail que nous nous référons.

Commençons par les points très positifs du travail du Père Méténier

- La thèse du Père Méténier s'intéresse à l'araméen des évangiles et il fait partie des rares « universitaires » occidentaux à émettre l'idée (avec beaucoup de prudence) qu'au moins une partie du ou des « textes grecs » pourrait être traduit de l'araméen.
- Il met en bien en évidence, arguments à l'appui, que le texte araméen (Pshytta ou Vetus Syra) ne peut être une traduction du grec. Il souligne en particulier que les textes grecs sont truffés d'aramaïsmes qui portent non seulement sur le vocabulaire, mais aussi sur des expressions et sur des éléments de syntaxe araméenne, alors que les hellénismes du texte araméen sont purement liés à des éléments de vocabulaire et s'expliquent par l'héritage de la période hellénistique, et portent sur des termes particuliers, souvent techniques. On les retrouve dans la littérature araméenne de la même période.
- Il critique le biais occidental du travail du groupe Nestle-Aland qui a produit l'édition critique des textes grecs qui sert de base à la traduction AELF. C'est assez rare pour mériter d'être souligné.
- Son examen du Diatessaron lui fait conclure que, l'ampleur des caractéristiques syriaques³¹ fait que la probabilité d'une rédaction (du Diatessaron) à partir de quatre évangiles syriaques séparés l'emporte³², conclusion qui suppose **l'existence de quatre évangiles séparés, en araméen, au plus tard au début du deuxième siècle.**

Les points faibles ou critiquables quant à l'affirmation d'une antériorité des Vetus Syra sur la Pshyttâ

Les Vetus Syra source du Diatessaron ?

La thèse du P. Méténier compare les textes *Vetus Syra*, *Pshyttâ* et le *Diatessaron*. Nous avons vu que l'auteur concluait qu'il y avait nécessairement des « évangiles séparés » araméens en amont du *Diatessaron*. Mais au-delà, à partir de quelques exemples, il déduit que ces évangiles séparés source du Diatessaron sont une *Vetus Syra* plutôt que la *Pshyttâ*. Cette conclusion nous paraît fragile étant donnés les biais qui affectent les témoins dont nous disposons du commentaire d'Ephrem et que nous avons évoqués plus haut. C'est du fait du lien avec ce commentaire du 4^{ème} siècle d'un

³⁰ Étienne METENIER, 2016 : *Les quatre évangiles syriaques anciens ; traduction interlinéaire annotée*, Liban : Kaslik

³¹ Pour cet auteur, le terme syriaque correspond à l'araméen de la *Pshyttâ*.

³² METENIER, 2016 : p. 44.

Diatessaron réputé du 2^{ème} siècle que la couverture du livre du Père Méténier présente les *Vetus Syra* comme un témoin du 2^{ème} siècle, ce qui nous paraît une affirmation plus commerciale que scientifique.

L'Eglise de l'Orient, émanation de l'Eglise d'Antioche ou d'Edesse ou fondation apostolique dans le monde parthe ?

Dans la présentation du contexte historique de sa thèse, l'auteur se place dans le paradigme d'une Église de l'Orient née à Édesse, capitale de l'Osroène, royaume frontière, à l'époque dans l'orbite de l'Empire romain. Édesse en effet, a souvent été considérée comme la « plaque tournante » à l'origine du christianisme en Orient, pour faire de l'Église de l'Orient la fille vassale d'une Église syro-greco-romaine, mais il convient de remettre les choses dans leur juste perspective historique : l'Osroène est un royaume tampon entre Rome et les Parthes, et c'est seulement à partir de 195 qu'elle deviendra une ville de garnison de l'armée romaine. Elle ne se trouve pas sur la principale route de communication entre Damas et la Mésopotamie ³³ : la vraie « porte de l'Europe », c'est Doura Europos, nettement au sud d'Édesse, sur l'Euphrate. Elle a nettement grossi à partir du 4^{ème} siècle, en devenant le refuge de nombreux chrétiens de l'Église de l'Orient venant de Nisibe en fuyant Shapour II. L'installation du premier évêque d'Edesse, Qounâ, date du 4^{ème} siècle, et auparavant, Édesse relève du diocèse d'Antioche. Quand Ephrem donne son commentaire du Diatessaron, il le fait à Édesse alors qu'il s'y est réfugié en se mettant sous la protection romaine, après avoir fui Nisibe.

Amir Harrak dans une étude qui croise les indices entre archéologie, épigraphie et textes, arrive à la conclusion que s'il est certain que le christianisme s'est développé de façon visible aux second et troisième siècles, depuis le Sud de la Mésopotamie jusqu'au Nord de la Syrie, du haut Euphrate à l'Adiabène, il n'y a selon lui aucun élément probant qui permette de dire de façon certaine où fut le foyer de départ ³⁴. Rappelons aussi que le Père Jean Maurice Fiey a retrouvé la trace d'une fondation d'une Église à Koché, tout près de Ctésiphon, sur le Tigre, nécessairement antérieure à 116 ³⁵. Pour remettre les choses en proportion, J. B. Segal écrit :

Sur l'histoire de l'évangélisation d'Édesse, repose en grande partie la prétention de la ville à la prééminence dans la chrétienté. Pourtant, l'authenticité de

³³ La carte des routes commerciales montre que les routes principales allant de la Palestine et de Damas vers la Mésopotamie passent le long de l'Euphrate ou directement en coupant par Palmyre, via Doura Europos (la porte de l'Europe), et non par Édesse.

Yohanan AHARONI, 2011 : *The Carta Bible Atlas*, planche 9.

³⁴ Amir HARRAK, 2014 : *Was Edessa or Adiabene the Gateway for the Christianization of Mesopotamia?*, p. 177.

Voir aussi : Cornelia HORN, 2024 : « Assessing Some of the Evidence for the Spread of Christianity in the Parthian Empire », in : *Inchiesta sulla storia dei primi secoli della chiesa*, Cita del Vaticano : Libreria Editrice Vaticana, p. 395-438.

³⁵ Cité par exemple par Raymond LE COZ, 1995 : *Histoire de l'Église de l'Orient*, p.21. L'affirmation du Père Fiey est liée à un texte qui parle de Kokhé de Ctésiphon, alors que par un caprice du Tigre, en 116, Kokhé change de rive et devient Kokhé de Séleucie.

l'histoire est douteuse ; **elle peut être considérée, en effet, comme l'une des pieuses fraudes les plus réussies de l'antiquité.** ³⁶

Autrement dit, rien ne permet de contredire sérieusement la tradition de l'Orient d'un développement spécifique, indépendant d'Antioche et *a fortiori* indépendant d'Édesse.

Avec le même type de biais occidental, Jan Joosten considère qu'il y a nécessairement un substrat araméen aux textes évangéliques mais que l'Église judéo-chrétienne de Sion ayant disparu, ce « substrat » a disparu avec elle entre l'encerclement et la destruction du Temple de 70 et la révolte violente de Bar Kochba non moins violemment réprimée par Rome de 135. Il écrit :

La disparition de la communauté judéo-chrétienne en Palestine d'une part, et la naissance d'une Église pagano-chrétienne et de langue grecque d'autre part, ont signifié la perte de ces traditions archaïques ³⁷.

Mar Bawaï Soro ³⁸ adossé à de nombreuses études sur la population hébraïque en Mésopotamie, met bien en évidence qu'étant donné l'importance de celle-ci, il y a nécessairement eu un flux d'émigration important de la communauté de l'Église de Sion vers ses relations familiales, émigration d'autant plus vraisemblable que Jésus avait donné des consignes explicites de fuite (Mt 24:16-20).

De l'ensemble des indices sur les textes, nous voyons donc se dégager deux traditions araméophones plus ou moins parallèles : 1) une tradition dans le périmètre de l'Empire Romain, sous influence culturelle grecque, et qui prendra ses distances par rapport au judaïsme dans un contexte où les guerres juives l'ont ostracisé ³⁹; 2) une tradition orientale dans l'Empire parthe puis sassanide, où elle conserve sa culture hébréo-chrétienne et dont on a encore des traces vivantes aujourd'hui dans les Églises chaldéennes et assyriennes.

L'analyse des textes évangéliques en araméen et de leurs variantes ne peut faire abstraction de ces éléments de contexte culturel très prégnants.

³⁶ J.B. SEGAL, 1970 : *Edessa, The Blessed City*, Oxford : Clarendon Press, p 64.

Upon the story of the evangelization of Edessa rests largely the claim of the city to pre-eminence in Christendom. Yet the authenticity of the story is doubtful; it may be regarded, indeed, as one of the most successful pious frauds of antiquity.

³⁷ Jan JOOSTEN, 1997 : « La tradition syriaque des évangiles et la question du "substrat araméen" », in : *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 77^e année n°3, juillet-septembre, pp. 257-272, ici p. 259.

³⁸ Mar Bawaï SORO, 2007 : *The Church of the East*, San Jose (USA) : Abadiene Publications

³⁹ Il est intéressant de noter que Marcion, qui voulait couper le christianisme de ses racines judaïques est arrivé à Rome en 140, 5 ans seulement après la répression de la révolte de Bar Kochba.

La langue de Jésus : araméen mésopotamien international ou judéo palestinien local ?

Un autre argument de la thèse d'É. Méténier est fondée sur le fait qu'il y a des expressions judéo-palestiniennes plus nombreuses dans les *Vetus Syra* que dans la *Pshyttâ*. C'est ce constat qui fait écrire par l'éditeur du livre qui vient de sortir que les *Vetus Syra* sont dans *l'état de texte le plus proche de la langue orale qui avait cours à l'époque du Christ*. La formule est particulièrement ambiguë, en évitant soigneusement de préciser où exactement cette langue orale avait cours, mais elle a le mérite de nous obliger à remettre à plat la question de la langue parlée par Jésus.

Rappelons d'abord que le verre est au 2/3 plein ou au 1/3 vide : pour 60 à 70% des mots : les *Vetus Syra* sont identiques à la lettre près au texte *Pshyttâ* : c'est donc bien la même langue. Pour les 30 ou 40% restant, il faut faire confiance aux faits énoncés dans l'étude du Père Méténier, dont nous ne critiquons que l'analyse : il y a certainement un peu plus de termes d'araméen judéo-palestinien dans les *Vetus-Syra* que dans la *Pshyttâ*.

La question de la langue est aussi au cœur de l'argumentaire de Jan Joosten, quand il conteste l'idée que la *Pshyttâ* (ou sa variante occidentale *peshitto*) puisse être le substrat araméen sous-jacent derrière les évangiles en grec, alors que le laissait entendre en 1555, la préface de l'édition de Widmanstetter ⁴⁰. Il écrit :

Cette identification était en partie due à une identification naïve ⁴¹ du syriaque, un dialecte araméen, avec la langue de Jésus ⁴².

Posons quelques repères. La force de l'araméen est son alphabet ⁴³ de 22 consonnes, mais ces consonnes peuvent être écrites selon différentes graphies : la graphie dite d'Empire que l'on va retrouver en particulier sur des pièces de monnaie jusqu'au 3^{ème} siècle, la graphie carrée que nous appelons « hébreu », l'alphabet plus cursif appelé *estrangelâ*, et ses dérivés, le *madnĦâiâ* (de l'Orient) que l'on trouve en fonte informatisée sous le nom de « East Syriac », et la variante occidentale appelée *serto*. Les experts occidentaux sont légitimement rentrés dans le sujet par ce que l'on voit, c'est-à-dire par la graphie. On a ainsi appelé « araméen d'Empire » tout ce qui est écrit en alphabet archaïque, « syriaque » — traduction en grec du mot « araméen », comme Christ est la traduction de Messie — tout ce qui en en *estrangelâ*, en *madnĦâiâ*, ou en *serto*, et « judéo-palestinien », tout l'araméen écrit en caractères carrés.

Ceci n'empêche pas que les textes talmudiques en araméen judéo-palestinien ont beaucoup de termes dialectaux spécifique au rabbinisme des premiers siècles ⁴⁴, ou

⁴⁰ Bruce M. METZGER, 1977 : *The Early versions of the New Testament*, p. 37.

⁴¹ Il est intéressant de noter qu'à chaque fois qu'une argumentation est faible, il est tentant de recourir à l'autorité de la chose énoncée.

⁴² JOOSTEN, 1997 : p. 260.

⁴³ Alphabet est un mot créé à partir du nom des deux premières lettres de l'araméen : *aleph – beth*.

⁴⁴ Il y en a un certain nombre dans la *Pshyttâ*, dont il faut aller chercher le sens dans l'excellent dictionnaire d'araméen judéo-palestinien de Sokoloff, sans quoi on peut passer à côté d'une

que des textes « syriaques occidentaux » tardifs, en *serto* embarquent nombre de termes hérité du grec. De même les « accents » peuvent varier : la vocalisation du syriaque occidental est caractéristique d'une influence grecque avec ses finales en o, qui remplacent le â grâce de l'araméen « chaldéen ». On note à ce sujet que, dans les évangiles, la transcription en grec ou en latin des termes araméens est bien « chaldéenne » : le *Golgothâ*, le pays de *Dalmanouthâ*, *Elie lamâ shabâqtâni*, etc...

Quelle langue parlait Jésus ? Jésus a été élevé en Galilée et parle donc l'araméen du grand réseau de commerce international des nations, l'araméen d'Empire, qui est aussi celui parlé en Galilée. Aujourd'hui, si l'on veut être compris partout à l'international, il vaut mieux parler l'anglais d'Oxford avec la prononciation parfaitement claire de Hugh Fraser⁴⁵, que le cockney, avec ses termes dialectaux et sa prononciation que nous qualifierons de « locale ». Étant donnée la volonté de Jésus, omniprésente dans les évangiles, déjà contenue dans la promesse à Abraham, que la Bonne Nouvelle touche toutes les nations, il n'est pas raisonnable de penser que le Galiléen Jésus, né de famille princière, le « rejeton » de David, parle un dialecte judéen local et pas la grande langue internationale. Nous pouvons faire la comparaison avec Flavius Joseph dont la mère était une princesse hasmonéenne et le père descendait d'une famille grand-sacerdotale. Quand Flavius Josèphe écrit sa *Guerre des Juifs contre les Romains*, il l'écrit dans [sa] langue maternelle à l'usage des Barbares de l'intérieur des terres⁴⁶ et il précise un peu plus loin de qui il s'agit : les Parthes, les Babyloniens, les Arabes les plus éloignés, nos frères d'au-delà de l'Euphrate, les Adiabéniens⁴⁷. Donc la langue maternelle de Flavius Josèphe, qu'il utilise pour écrire la version originale de son texte historique est bien l'araméen d'Empire, que les Occidentaux appellent « syriaque », selon le terme grec qui veut dire « araméen », et que les Orientaux appellent « chaldéen »⁴⁸ ou « araméen ancien ». L'analyse de Jan Joosten considérant que le message de Jésus était nécessairement en judéo-palestinien local et pas en araméen mésopotamien devenu langue franche, s'avère tout simplement issue d'une vision quelque peu « naïve », pour reprendre sa propre expression.

Nous retenons donc que les *Vetus Syra* comportent un peu plus de termes judéo-palestiniens que la *Pshyttâ* canonique, et que cela les rapproche de façon marginale du judéo-palestinien local, mais les éloigne dans la même proportion de l'araméen d'Empire utilisé par Jésus du fait de son éducation galiléenne et princière et surtout de sa volonté que son message sorte du périmètre palestinien pour être porté à toutes les nations par le moyen de la diaspora araméophone.

finesse d'exégèse souvent en écho de l'exégèse rabbinique de l'époque : SOKOLOFF Michaël, 1990 : *A dictionary of Jewish Palestinian aramaic*, Ramat-Gan (Israël) : Bar Ilan University Press

⁴⁵ Comédien anglais à la diction parfaite, qui a été particulièrement connu en jouant le rôle du Captain Hastings dans la série BBC des « Hercule Poirot », aux côtés de David Suchet.

⁴⁶ Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, Préambule, § 3, dir. Mireille HADAS-LEBEL, 2022.

⁴⁷ Ibid. § 6.

⁴⁸ Si le lecteur va dans la paroisse Saint Thomas de Sarcelles et demande un évangile en araméen, la secrétaire de la paroisse posera la question : « En chaldéen ou en soureth ? ». La version chaldéenne, canonique, a une couverture rouge, l'édition jumelle en soureth, une couverture verte.

Des déductions improbables liées à la méconnaissance de la force de l'Oralité

Lors d'un échange personnel par courriel que nous avons pu avoir avec le Père Méténier, il y a 4 ou 5 ans, il avait exprimé des doutes sur la possibilité de mémoriser les évangiles « au mot près », arguant du fait que ceux-ci comportent quelque 3800 versets. Il est possible que nous ayons alors mal compris son propos, et ce d'autant plus que, en étudiant à Jérusalem, il n'y a pas loin à aller pour constater que les juifs orthodoxes font mémoriser les 5800 versets de la Torah à leurs jeunes, pour la *bar mitzva*, et les musulmans les 6300 versets du Coran, avec cette difficulté particulière que la mémorisation se fait dans une langue, qui, dans un cas comme dans l'autre, n'est plus la langue vernaculaire. C'est de même nier la tradition vivante de l'Église chaldéenne où, il y a encore quelques années, un vieux diacre chevronné connaissait le lectionnaire par cœur : lectures de la Torah et des Prophètes, des évangiles et des épîtres. Cela dit, il semble bien que toute la thèse du Père Méténier soit dans ce paradigme occidental moderne qui peine à comprendre l'Oralité.

Cette donnée change en effet radicalement l'analyse. Supposer que les *Vetus Syra* seraient une version plus ancienne de la *Pshyttâ*, c'est supposer que l'Église de l'Orient de culture enracinée dans le judaïsme par bien des côtés, mémorisante et par là même accordant à la transmission intacte de son texte canonique un soin méticuleux ⁴⁹, accepterait l'idée de modifier 30 à 40 % des mots du texte sacré. Dès que l'on a fait l'expérience dans sa chair d'une mémorisation et d'une récitation collective, c'est tout simplement inimaginable. Sur un sujet aussi sensible, une telle transition aboutirait nécessairement à un schisme violent entre des « chapelles orientales », ce qui n'est pas le cas ⁵⁰.

Plus finement, dans son analyse de 2016, le Père Méténier émet l'idée qu'en amont des *Vetus Syra* et de la *Pshyttâ*, il y a dû y avoir une « pré-peshitta » commune. Effectivement, on retrouve la trace d'un tétra évangile très ancien, d'une qualité de copie exceptionnelle, écrit en « syriaque d'Édesse », c'est-à-dire en *estrangelâ* ⁵¹, et dont le colophon mentionne qu'il fut recopié par Aggaï, disciple de Mar Mari, en l'an 78 ⁵². Mais étant donnée la force de l'Oralité, l'hypothèse de loin la plus probable, c'est que cette pré-peshitta est tout simplement la *Pshyttâ*. Certes elle a pu connaître des modernisations linguistiques mineures, de même que les fables de La Fontaine sont

⁴⁹ Sur l'oralité dans le judaïsme du 1^{er} siècle, voir Birger GERHARDSSON, 1961 : *Memory and Manuscript, Oral tradition and Written Transmission in Rabbinic Judaism and Early Christianity*, Lund, Sweden, réed. 1998 : Grand Rapids, Michigan : William B. Eerdmans.

⁵⁰ Rappelons que la scission entre assyriens et chaldéens est liée à des questions d'élection du patriarche et de rattachement à Rome, mais que les deux Eglises issues de la même souche partagent exactement le même texte canonique au *iod* près.

⁵¹ Les témoins les plus anciens de l'écriture *estrangelâ*, datent des 2^{ème} ou 3^{ème} siècles sur les mosaïques funéraires païennes à Édesse. Voir par exemple : Françoise BRICQUEL CHATONNET et Muriel DEBIE : 2017, *Le Monde syriaque*, p. 34-36.

⁵² Joseph-Simon ASSEMANI, 1721 : *Bibliotheca orientalis Clementina*, vol. 2, p. 486, bas de colonne de gauche, puis colonne de droite.

traditionnées et mémorisées avec des finales des verbes en « ai » plutôt qu'en « oi », mais personne ne s'est jamais avisé d'en modifier 30 ou 40% des mots !

Quatre exemples des limites de la *Vetus Syra*

Nous pouvons donner quatre exemples qui mettent en évidence la moindre cohérence des *Vetus Syra* pour un oralisant

Des païens parlant grec veulent voir Jésus

En Jn 12:20, selon les textes occidentaux, alors que Jésus enseigne au Temple, des « Grecs » qui sont venus pour « adorer » ⁵³, veulent voir Jésus, et s'adressent à Philippe, un des deux apôtres dont le nom (ou plus probablement le surnom) est grec et qui parle donc le grec. Cela est parfaitement logique : nous sommes sur l'esplanade des gentils providentiellement construite par Hérode pour cette rencontre. L'araméen de la *Pshyttâ* parle de « gens des nations », **ܒܢܝ ܡܠܟܝܐ**, "ammé", ce qui est cohérent avec l'ouverture aux nations pour laquelle Jésus missionne les apôtres, les 72 et les cinq-cents, mais le fait qu'ils viennent trouver Philippe, un des rares « parlant grec » parmi les 12, met en évidence qu'ils avaient besoin d'un traducteur. La traduction occidentale n'est donc ici ni incohérente, ni même surprenante. La *Vetus Syra* traduit le "ammé, par **ܐܡܡܝܐ**, *aramaïé*, c'est-à-dire « parlant araméen ». Mais s'ils parlaient araméen, ils n'auraient aucun besoin de passer par Philippe. Une telle incohérence ne peut provenir du texte original, mais peut s'entendre en revanche comme le signe d'une appropriation identitaire dans un milieu palestinien ou syrien araméophone où devient pesante la pression culturelle du grec, langue de la hiérarchie de l'Eglise en Palestine au moins depuis 135 ⁵⁴.

La progression dans l'apprentissage oral : agneaux > béliers > brebis portantes

En Jn 21:15-17, la *Pshyttâ* fait une progression typique qui fait sens en araméen :

- Pais « mes agneaux » : *émari*, de la racine *emar* qui signifie « dire ». Ce sont les récitants des maisons qui têtent le lait maternel de l'enseignement de la Parole.
- Pais « mes moutons » : *erbaï*, de la racine *ereb* qui signifie « promettre solennellement ». Ce sont les baptisés engagés dans la vie de l'Eglise, mais aussi,

⁵³ Dans la religiosité polythéiste de l'époque, ceci n'implique vraiment pas qu'ils soient circoncis.

⁵⁴ Bar Kokhba a martyrisé la hiérarchie judéo-chrétienne de l'Eglise de Sion et par la suite le pouvoir romain aurait interdit la zone aux circoncis. Selon Eusèbe (*Histoire ecclésiastique*, V, 12), le premier évêque de Sion à l'issue de cette crise était un « gentil » (non circoncis) et portait un nom d'origine gréco-latine : Marcus.

Voir aussi *Égérie, Journal de voyage*. Égérie relate un voyage daté de 380, et dont le récit fut retrouvé en 1884. On y lit au chapitre XLVII § 3 et 4, que lors des cérémonies à Jérusalem, l'évêque parle toujours en grec, même s'il connaît le syriaque. Et comme le peuple ne comprend pas le grec, un prêtre traduit en syriaque ce que dit l'évêque. Égérie précise même que, comme il y a des participants latinophones qui ne comprennent ni grec, ni syriaque (elle en fait peut-être partie), il y a toujours une bonne âme pour leur traduire en latin ce qui est dit en grec.

voire surtout, les consacrés. On retrouve cette analogie du jeune bélier qui après la formation de base peut entrer dans un enseignement plus poussé dans le Talmud ⁵⁵.

- Pais « mes brebis », c'est-à-dire les moutons femelles matures qui sont donc portantes ou allaitantes : *nqaouathi*. Le terme désigne analogiquement ceux qui ont la charge de faire naître et de nourrir les agneaux. En transposant, nous dirions : les responsables de communautés, féminins puis masculins ⁵⁶, et les évêques.

Le texte grec différencie les agneaux lors de la première occurrence, mais parle ensuite deux fois de « moutons », faute de disposer du vocabulaire adéquat. La *Vetus syra* distingue les trois termes, mais fait l'intervention entre les béliers et les brebis portantes, passant à côté du sel de cette progression. Dans une tradition orale c'est une inversion difficilement imaginable.

L'instruction du procès du Sanhédrin

C'est encore plus flagrant en *Jn* 18:13-24, le passage de Jésus devant Hanne, puis devant Caïphe : l'ordre des versets est bouleversé dans le palimpseste sinaïtique ⁵⁷. Certains trouvent que l'ordre du *sinaïticus* est plus logique, mais l'inversion supprime *de facto* du récit la comparution devant Hanne en transférant toute la procédure devant Caïphe. On perd alors un schéma ternaire typique, conforme aux traditions juridiques et cohérent sur le plan politique : une première comparution (devant Hanne) est nécessaire juridiquement pour annoncer le chef d'accusation et la peine encourue ⁵⁸ ; puis vient une instruction du procès, réalisé de nuit par Caïphe (une telle instruction de nuit est illégale) ; enfin vient le jugement lui-même du Sanhédrin, juste après le lever du jour (pour respecter l'imposition légale). Il faut noter justement que Jean insiste sur la responsabilité des grands prêtres (au pluriel ⁵⁹) impliquant ainsi Hanne et Caïphe. Avec ce bouleversement introduit par les *Vetus syra*, on perd également le jeu d'alternance entre les témoignages de Pierre et de Jean.

⁵⁵ Samuel ben Naḥman (*p Ab. Zar.* II.7), cité par Birger GERHARDSSON, 1998 : p. 128 :

As long as your pupils are not of age, hide from them the words of the Torah (i.e. the meaning, for which they are still immature) but when they have grown up and become like rams, the reveal to them the secrets of the Torah.

⁵⁶ Nous avons des éléments précis sur le démarrage précoce des communautés féminines avec le témoignage de la résurrection de Tabitha en 34 (*Ac* 9:40). Il est probable que les communautés masculines ne furent pas aussi précoces mais la tradition de l'Orient considère que Simon le lépreux fonda une ou des communautés monastiques dans la péninsule arabique, et en particulier au Qatar.

⁵⁷ L'ordre des versets du *sinaïticus* est : 13 > 24 > 14-15 > 19-23 > 16-18. Voir Jean-Claude HAELEWYCK, 2017 : « Les vieilles versions syriaques des Évangiles », in : *Le Nouveau Testament en syriaque*, Études syriaques n°14, Paris : Geuthner, pp. 67-113.

⁵⁸ C'est le principe de l'*habeas corpus* encore en vigueur dans le monde anglo-saxon.

⁵⁹ Par exemple en *Jn* 18:35 ou 19:6.

Une Vetus Syra moins orale et qui suit les textes occidentaux

Un des arguments de l'antériorité de l'araméen de la *Pshyttâ* sur les versions occidentales est celui de la compacité du texte canonique araméen ⁶⁰. Prenons l'exemple du début de la conversion de Zachée en *Lc* 19:1-2, sachant que *Luc* a la réputation d'être le plus grec des évangiles. Si un seul des évangiles a été pensé en grec, c'est *Luc* !

Successivement, nous reproduisons ci-après 1) l'araméen *Pshyttâ*, 2) sa transcription en caractères latins, 3) sa traduction anglaise (J. W. Etheridge), 4) le latin de la Vulgate, 5) le grec du texte canonique orthodoxe, 6) le texte de la *Vetus syra* « sinaïticus », 7) sa transcription latine. Entre parenthèses, nous indiquons le nombre de syllabes, en balançant les petgames.

ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	total
wəḵaḍ "al iesho (5)	waḅar b'iriḥo (5)	10
<i>And as Jeshu entered</i>	<i>and passed through Jirichu</i>	
Et ingressus (4)	perambulabat Iericho. (8)	12
Καὶ εἰσελθὼν (4)	διήρχετο τὴν Ἰεριχὼ (7)	11
ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	
wəḵaḍ "al (3)	waḅar b'iriḥo (5)	8

On constate que le latin et le grec, ne mentionnent pas le nom de Jésus possiblement pour limiter l'augmentation du nombre de syllabes. La *Vetus syra* suit en cela le texte occidental ce qui conduit, en déséquilibrant les petgames araméen, à rendre le texte moins « oral ».

ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	total
gaourâ' ḥaḍ (4)	dashméh zakaï (4)	8
<i>there was a certain man</i>	<i>whose name was Zakai</i>	
Et ecce vir (4)	nomine Zachæus (6)	10
καὶ ἰδοὺ ἀνὴρ (5)	ὀνόματι καλούμενος Ζακχαῖος (9)	14
ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	
wagaourâ' ḥaḍ (5)	dashméh houâ' zakaï (5)	10

ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	total
"atirâ' houâ' (4)	ouerab mâksé' (4)	8
<i>he was rich</i>	<i>and chief of the publicans</i>	
et hic princeps erat publicanorum (11)	et ipse dives (5)	16
καὶ αὐτὸς ἦν ἀρχιτελώνης (9)	καὶ οὗτος ἦν πλούσιος (5)	14
ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	ܡܠܟܐ ܒܝܪܝܚܐ	
ouerab mâksé' houâ' (5)	wa "atirâ' houâ' (5)	10

⁶⁰ PERRIER, 1986 : *Karozoutha*, p. 76-82.

Le latin et le grec suivent leur génie propre au détriment de l'équilibre des petgames typique de l'oralité, qui visiblement, n'est pas leur préoccupation. Ils inversent l'ordre : la mention de chef des publicains passe avant celle de la richesse. Sur le plan historique, l'ordre de la *Pshyttâ* est logique : le collecteur d'impôt fonctionne selon un régime d'affermage : il s'engage à verser une somme annuelle au Trésor romain en faisant son affaire de la collecte, ce qui suppose d'avoir une assise financière capable d'en supporter les risques et, en particulier, de compenser les années sabbatiques où il n'y a pas de revenu agricole, mais où le fermage est toujours à verser au pouvoir romain. Seul quelqu'un de riche peut être un « chef des publicains ». L'ordre occidental laisse plus ou moins entendre que l'enrichissement provient du rôle exercé. La fortune de Zachée s'est certainement arrondie d'une activité qui peut être lucrative, mais elle préexistait nécessairement à son rôle.

La *Vetus syra* fait la même inversion de syntaxe que le grec et le latin et rajoute des verbes « être » (houâ') et des « et » qui alourdissent les phrases et qui ne profitent alors pas de ce que permet la syntaxe araméenne en termes de compacité.

De ce petit exemple, nous tirons trois conclusions importantes :

- 1) L'araméen de la *Pshyttâ* est parfaitement balancé et donc facile à mémoriser, ce qui n'est visiblement pas la préoccupation du grec ou du latin ;
- 2) Pour 26 syllabes d'araméen, nous avons 38 et 39 syllabes respectivement pour le latin et le grec, alors que l'un et l'autre ont évité de répéter le nom de Jésus, ce qui aurait impliqué 2 pieds en plus : l'inflation est de près de 50%.
- 3) La *Vetus Syra* est ici peu variante de la *Pshyttâ* mais se calque manifestement sur le grec et le latin (pas de mention de Jésus, ordre des termes) en perdant du coup l'équilibre de la première paire de petgames. Elle ajoute des verbes « être » inutiles en oralité araméenne sauf à vouloir insister particulièrement, mais ce qui en l'occurrence alourdit le texte. Si le nom de Jésus n'avait été omis, le nombre de pied serait passé de 26 à 30, soit 15% d'inflation par rapport au texte *Pshyttâ*.

Ainsi nous mettons en évidence que le texte des *Vetus syra* est en quelque sorte un intermédiaire entre des traditions grecques et latine et la tradition orientale. Cela ne saurait en aucun cas constituer un argument d'antériorité, mais contraire, c'est un sérieux indice du fait qu'elle puisse être postérieure à la racine des deux familles de traditions.

Les structures de composition invalident l'hypothèse d'une « polygenèse »

La thèse de 2016 d'Étienne Méténier introduit l'idée d'une « polygenèse » en grec et en araméen selon les passages ou les péripécies ⁶¹. Elle est intéressante, mais nous ne voyons vraiment pas comment elle pourrait être compatible avec ce que nous avons pu constater :

- Les structures de composition en damiers que l'on peut mettre en évidence sont très exigeantes, autant pour les textes évangéliques (en particulier en *Mt*, *Lc*, et *Jn* ⁶²) que pour la *Chronique de Jérusalem* ⁶³. Elles révèlent une unité de conception et de composition incompatible avec une composition répartie et progressive. Une fois la structure calée, seules des mises au point mineures sont possibles. On se référera sur ce point à l'ouvrage *La mémoire en damiers* ⁶⁴.
- La cohérence des textes évangéliques aussi bien chacun en lui-même que les uns en relation avec les autres, particulièrement marquée en araméen, ainsi que leur complémentarité supposent une composition soigneusement coordonnée, mais cette fois jusqu'au détail. Nous développerons particulièrement ce point dans *Et moi j'ai vu et je rends témoignage : Marie Mère de l'Église*, à paraître. Une telle coopération de part et d'autre de la frontière culturelle, politique et religieuse qui sépare le christianisme gréco-païen qui se développe en-deçà du *limes*, et un christianisme issu du judaïsme et araméophone, « maniaque » de la conservation de ses textes sacrés, qui s'est réfugié au-delà du *limes* à partir de 70.

⁶¹ Étienne Méténier écrit (METENIER, 2016 : p. 41)

La somme simultanée des convergences et des variantes avec le texte grec des évangiles ne peut pas indiquer, selon nous, le passage unilatéral de tout le texte des quatre évangiles d'une langue vers une autre, mais une polygenèse : nous penchons pour des premières rédactions précoces en grec et en araméen suivant les passages, suivies d'une standardisation plus tardive par harmonisation des divers passages et traditions, puis d'une syriacisation de l'araméen.

⁶² *Mt* suit le cycle liturgique de la synagogue. Voir Pierre PERRIER, 1986, *Karozoutha*, Desiris, p. 325. Cette contrainte nous paraît également difficilement compatible avec une polygenèse dans des univers parallèles grecs, et judéo-chrétiens.

⁶³ *Chronique de Jérusalem* : les 12 premiers chapitres de la Genèse (1:2b – 12:24), que la tradition de l'Orient attribue à Jacques le Mineur, évêque de Sion, et qui, une fois mis à part le petit prologue de Luc rappelant que le plus important, c'est l'évangile, prend exactement la suite de *Mt*, c'est-à-dire du lectionnaire judéo-chrétien.

⁶⁴ Pierre PERRIER, Bernard SCHERRER, Francisco-José LOPEZ-SAEZ, 2023 : *La mémoire en damiers*, Paris, l'Évangile au cœur – BoD.